

Giselle SOUBIRAN



Des fondements à
la recherche en
psychomotricité

Françoise **Giromini**

avec la collaboration de Marie-Odile **Monnier**

de boeck  solal

Giselle **SOUBIRAN**

Des fondements à
la recherche en
psychomotricité

Françoise **Giromini**

en collaboration avec Marie-Odile Monnier

De Boeck-Solal
47, rue d'Enghien
75010 Paris
Tél. : 01.72.36.41.60

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de
spécialisation, consultez notre site web :

www.deboeck.fr

© De Boeck Supérieur SA, 2014

Fond Jean-Pâques 4, B1348 Louvain-la-Neuve

2^e tirage 2014

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme ou de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Belgique

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale, Paris : septembre 2014

ISBN : 978-2-35327-289-1

Pour
Edward, George, Eleanor,
Rosalie, Marie,
Lauranne, Victoire, Pauline,
Dimitri, Louise,
Asia, César,
Monica,
Jacqueline, André.

Chers enfants,

Dans un temps à la fois proche et lointain, votre belle et infatigable arrière grand-mère consacra sa vie à construire un nouveau métier de santé, la psychomotricité.

Vous découvrirez dans ce livre, avec plaisir et émerveillement peut-être, tout ce qu'elle réalisa dans son parcours professionnel.

Soyez les héritiers de cette grande dame car il existe aujourd'hui plus de vingt mille psychomotriciens de par le monde, et ce n'est pas fini...

Affectueusement.

Françoise Giromini
Paris, septembre 2014

Sommaire

Avant-propos	VII
Chapitre 1. Les origines d'un destin de 1916 à 1946	1
Chapitre 2. Les années à Henri Rousselle de 1947 à 1966	7
Chapitre 3. La fondation et le développement de l'ISRP de 1967 à 1978	37
Chapitre 4. La création de l'OIP et les voyages de 1979 à 1993	75
Chapitre 5. Le rayonnement et l'expansion de la psychomotricité de 1994 à 2002	125
Chapitre 6. Préparer l'avenir : la recherche en psychomotricité de 2003 à 2014	149
Annexes.....	183
Remerciements	255

Avant-propos

C'était un dimanche de décembre. Nous étions tous réunis pour le traditionnel déjeuner de Noël chez Bruno Soubiran : famille, amis, proches.

Le hasard, le destin, ou une intuition du maître de maison nous avaient placées l'une à côté de l'autre, Madame Soubiran et moi. Nous nous connaissions depuis fort longtemps, nous nous sommes mises à parler tout naturellement de... psychomotricité. Je venais de clore ces dix années passées à la direction de l'institut de formation en psychomotricité de la Pitié-Salpêtrière, je me sentais disponible, un peu vacante aussi, par rapport à ce métier que j'avais contribué à développer et pratiqué avec passion pendant de très longues années. En écoutant avec intérêt cette femme encore si belle qui, au soir de sa vie, me racontait, sans aucun oubli, la clinique psychomotrice qu'elle avait créé un demi-siècle auparavant. J'ai pensé qu'il serait dommage que les générations actuelles et futures de psychomotriciens ne connaissent pas sa contribution essentielle à l'histoire du plus jeune et du plus dynamique des métiers paramédicaux.

José Soubiran m'a donné immédiatement accès aux archives. J'ai trouvé de très nombreux cartons de documents non triés qui étaient rangés là, dans les greniers et dans les caves. Par bonheur, rien n'avait disparu. J'ai alors entrepris un travail lent et quasiment obsessionnel, celui de l'archiviste. Devant l'ampleur de la tâche, j'ai pensé ne jamais y arriver seule ; c'est pourquoi j'ai demandé à Marie-Odile Monnier, qui a été pendant de nombreuses années une proche collaboratrice de Madame Soubiran, de m'aider à trier, sérier et explorer les documents.

Au-delà du travail de classification des documents eux-mêmes, nous avons constitué un recueil d'interviews et mené des recherches dans les bibliothèques des facultés de médecine de Paris, notamment à l'hôpital Sainte-Anne et à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Ce fut un vrai bonheur et un formidable enrichissement de travailler ensemble, penchées toutes les deux des heures entières à reconstruire l'histoire de la psychomotricité

telle qu'elle se présentait à nous, dans le plus grand désordre. Nous avons retrouvé avec étonnement et plaisir les premiers écrits qui ont constitué les fondements théorico-cliniques de la psychomotricité préfigurant la recherche telle qu'elle se présente aujourd'hui, non seulement en France mais aussi dans le monde.

Tout au long du livre, ont été insérés dans la forme narrative du récit des témoignages, des anecdotes, des souvenirs de personnes qui l'ont connue et côtoyée, à savoir ses collaborateurs, ses élèves, ses parents et ses amis, afin de montrer les influences qu'ont eues son histoire personnelle et la vie sociétale et culturelle de cette époque créative et féconde que fut la deuxième partie du XX^e siècle. C'est la conjonction de cet ensemble qui a construit la remarquable clinicienne qu'elle fut tout au long de sa vie, c'est pourquoi ce texte prend la forme d'un tissage entre vie personnelle et vie professionnelle. Il est illustré avec quelques photographies marquantes de sa vie : à l'hôpital Henri Rousselle, avec Julian de Ajuriaguerra, lors de congrès, à l'étranger, avec ses élèves, etc.

Ce livre comporte également

- un index de référence par chapitre ;
- la liste complète des communications, des articles et des ouvrages publiés par Madame Soubiran en France et à l'étranger ;
- les distinctions qui lui ont été décernées par l'État ;
- une bibliographie générale de textes et ouvrages marquants qui ont été publiés durant toute cette période et qui ont influencé et nourri la réflexion sur la psychomotricité.

Cette histoire en forme de biographie n'était pas encore achevée lorsque Giselle Soubiran s'est envolée à la fin de l'été 2012. Nous regrettons qu'elle n'ait pas pu se lire. C'est pourquoi, aujourd'hui, alors qu'un amphithéâtre universitaire porte son nom, et que son portrait est accroché aux murs de son école, nous vous convions à visiter cette singulière aventure qui porte en elle non seulement les fondements d'un nouveau métier, mais qui nous invite à penser et à créer le développement de la psychomotricité de demain.

Suivons les pas de cette femme étonnante, particulière, gaie, intelligente, d'une grande finesse d'esprit, dotée d'un précieux sens de l'humour, un peu extravagante aussi, qui a traversé le siècle, connu les guerres, la paix et les tourments de l'amour.

Elle qui aimait le genre humain, les oiseaux, les chiens de chasse, de race et de compagnie, le champagne, le reflet du soleil sur l'or de ses bijoux, les scintillements de la Méditerranée au crépuscule,

Elle qui percevait dans l'immédiateté de la rencontre, l'étoffe dont était fait celui ou celle qui l'abordait,

Elle qui avait le pouvoir de consoler, d'encourager, de permettre, de comprendre, d'assister, de soigner, de guérir,

Qui était-elle ?

Françoise Giromini

Chapitre 1

Les origines d'un destin de 1916 à 1946

Où il est question des origines et de la jeunesse de Giselle Soubiran.

Ce chapitre évoque le contexte familial et culturel dans lequel elle vécut et grandit à Paris : la psychologie de ses parents, la Belle Époque, la guerre, les années folles, la récession, la Seconde Guerre mondiale, ses rencontres, ses amours, sa formation professionnelle. D'une certaine manière, ce chapitre représente le terreau dans lequel elle va grandir, se former et évoluer sur le plan de sa propre corporéité et de sa personnalité, de la même manière qu'un enfant puis un adolescent se développe sur le plan psychocorporel dans son contexte familial et social.

Victor Bonvalot, son père, naît le 21 janvier 1880 à Paris dans le quartier des artistes. Il appartient à une famille de peintres, d'enseignants et de sportifs. À 20 ans, passage Tenaille, il peint des enseignes et des lambrequins tout en restaurant tableaux et meubles anciens. En compagnie de sa sœur Berthe et de son frère Georges, le soir à l'heure de l'apéritif, ils écument les bars de Montparnasse et chantent en formant un trio très « 1900 ». C'est la « Belle Époque ».

Un soir d'été, Victor, l'amuseur, le conteur, le charmeur, aimé de tous, conquiert la belle Marie-Louise Henriot, jeune institutrice puis directrice d'école, un brin sévère mais si bonne cuisinière ! Il l'épouse le 4 décembre 1913.

Ils ont trois filles : Luce et Giselle, qui naissent respectivement en 1914 et 1916, pendant la Grande Guerre, et Janine, qui naîtra en 1926.

L'enfance

La paix retrouvée, les jeunes parents sont pleins d'espoir. Ils vont élever leurs adorables filles dans ce quartier de Montparnasse qui retrouve progressivement, avec les alliés venus d'Amérique, un petit air de jazz. C'est le début des années folles, où il faudra tout inventer pour tout reconstruire. L'Art nouveau d'avant-guerre fait place à l'art déco, les corps se libèrent des carcans d'autrefois, Joséphine Baker danse le charleston sur un air de Sydney Bechet et chante J'ai deux amours au Bœuf sur le toit. On va au music-hall, à l'Olympia ou au théâtre de la Gaîté Montparnasse écouter Mistinguett et Maurice Chevalier. Marie-Louise et Victor y emmènent Luce et Giselle. Deux rues plus loin, des écrivains meurtris, ceux dont on dit qu'ils sont de la génération perdue, Ernest Hemingway ou Scott Fitzgerald, écrivent sur un coin de table de café qu'Henri Miller appelle « le nombril du monde », en buvant de l'absinthe sous le regard de Modigliani ou de Chagall. Luce et Giselle vont également croiser des gens « bizarres » qu'on appelle surréalistes, Salvador Dali, Max Ernst, Germaine Richier ou encore Jean Cocteau et René Clair. En 1924, les Jeux olympiques ont lieu à Paris, et Victor aime fêter les événements sportifs. Fièrement, il y emmène ses filles.

Le cinéma autrefois muet devient parlant. Louis Jouvet et Charles Dullin renouvellent l'art théâtral. Quant à la mode, quelle merveilleuse mode ! Fluide, transparente, faite de soie et de strass qui libèrent le corps des femmes et les rendent séduisantes et belles. Les petites filles portent des socquettes, leurs bras sont nus, elles ont les cheveux coupés court, « à la garçonne », elles courent et jouent à la marelle, insouciantes, le nez au vent.

C'est ensuite à Ault, en bord de mer – à l'hôtel du Relai Fleuri qu'il exploite l'été avec Marie-Louise – que Victor, le fringant et élégant jeune homme, organise des bals et chante accompagné de Mademoiselle Gréco au piano. Il aime divertir, il sait jouer avec les mots, les bons mots, les mots d'esprit, devant tout un auditoire qui rit beaucoup et l'applaudit à tout rompre. Il met aussi en place des tournois de natation, des courses de canoë, des rencontres de plage. Il fabrique une élégante petite voiture tirée par un cheval pour promener ses filles. Cette ambiance festive et sportive va influencer la jeune Giselle qui passe là-bas toutes ses vacances et qui, plus tard, y viendra avec ses jeunes enfants.

L'adolescence

Devenues adolescentes, les jeunes filles vont chanter, danser, faire du sport, sentir leur corps exprimer un désir de vivre. Influencée par son père, Giselle est inscrite au Racing Club de France, joue au tennis et ne manque aucune manifestation sportive. Comme lui aussi, elle adore chanter. Elle se passionne pour la danse avec Irène Popart, puis elle découvre le Flamenco et avec lui, c'est toute la culture espagnole qui va la marquer à tel point que, très rapidement, elle parle la langue et s'imprègne de « latinité ». C'est dans ce terreau que se construit la jeunesse de Giselle, qui va la marquer du sceau de la séduction, des arts, de la créativité et de l'expression corporelle.

En 1932, Giselle, la blonde, a tout juste 16 ans. Ce matin-là, elle se rend au lycée Victor Duruy, elle se sent belle, c'est le printemps. Dans l'autobus parisien, elle échange un regard avec un jeune homme aux yeux noisette, elle sourit, il lui propose de venir à un bal qu'il organise à la cité universitaire. Le jeune homme, de quelques années son aîné, est en quatrième année de médecine, il vient de Gimont, dans le Gers. C'est un étudiant brillant, il se nomme André Soubiran. Autorisée par ses parents bienveillants, Giselle se rend au bal et tombe sous le charme d'André, bon danseur, beau, cultivé et ambitieux. Ils s'aiment si fort qu'un fils, Jean-Marc, naît très vite. Nous sommes en 1934, Giselle a 17 ans.

La femme, l'épouse, la mère

Ils se marient et s'installent dans un studio, dans le quartier de Montparnasse.

Jean-Marc Soubiran évoque cette période : « Après ma naissance, mes parents ont habité avec moi rue de la Sablière, dans le 14^e arrondissement. Mon père a commencé à travailler dans un laboratoire pharmaceutique appelé Millot, spécialisé dans les médicaments pour soigner le cœur, puis il est devenu directeur de ce laboratoire. Grâce à ses connaissances, il a fait rentrer ma mère dans un autre laboratoire pharmaceutique, c'est ainsi qu'elle est devenue déléguée médicale. Parallèlement, elle a commencé à s'intéresser au massage et à la kinésithérapie, et elle a cherché à se former dans ce domaine. Par ailleurs, elle a pris des cours de flamenco, étant très attirée par les danses espagnoles » [1].

Giselle continue ses études, lit des livres de médecine et s'inscrit à la Sorbonne où elle suit un enseignement de psychologie tout en travaillant comme visiteuse médicale pour de grands laboratoires pharmaceutiques comme Fournier.

En 1935, André soutient sa thèse de médecine sur le grand médecin Avicenne dont le titre est le suivant : *Avicenne, prince des médecins, sa vie, sa doctrine*. Cette thèse lui permet d'obtenir le prix Larrey de l'Académie de médecine, elle sera publiée la même année aux éditions Lipschutz. Ce premier travail d'écriture préfigure l'auteur qu'il va rapidement devenir.

Toute la famille contribue à faciliter la vie du couple en s'occupant du jeune Jean-Marc.

Après avoir suivi un enseignement à l'École professionnelle supérieure des masseurs de France [2], Giselle obtient un « diplôme de fin d'études en massothérapie, kinésithérapie, hygiène, eau, air, lumière » à Paris le 10 juillet 1938.

Nous sommes alors en 1939, c'est la guerre. André est mobilisé comme médecin-lieutenant. Il fait la campagne de France dans un escadron de chars qui lui vaudra la Croix de guerre avec citation.

Afin de protéger sa famille des difficultés générées par l'état de guerre, André préfère que Giselle parte à Gimont, dans le Gers, avec leur fils Jean-Marc âgé de 7 ans. Accueillie par la tante de son mari, elle s'installe place du Marché aux volailles.

Elle arrive de Paris, cette capitale qui constitue le bain culturel et relationnel dans lequel elle a toujours évolué, et découvre au terme d'un très long voyage en train ce village du sud-ouest, berceau familial de son mari mais pratiquement inconnu d'elle. Le contraste est étonnant et détonnant pour Giselle qui n'a que 24 ans, car le village est très joli mais également très petit, le confort y est relatif, la nourriture manque, elle n'a pas d'amis et son mari est à la guerre. Bien qu'elle soit fort bien entourée par la très gentille Augustine, la chère « tante Titine » d'André, elle se sent isolée, loin de ses parents et de ses sœurs qu'elle adore. Le temps passe lentement. Elle accueille de temps en temps son neveu Philippe et sa jeune sœur Janine. Son mari vient la voir lors de ses trop rares permissions. En 1942 puis en 1944, elle met au monde deux fils, Bruno et José, comme si, pour ce couple séparé et meurtri, il fallait donner la vie dans cette période si sombre de l'histoire, alors que la mort règne en maître autour d'eux. Cette guerre lui rappelle sa propre naissance et celle de sa sœur, nées elles aussi à deux ans d'intervalle pendant la Grande Guerre. Heureusement, Giselle, qui a toujours été une petite fille aimée de ses parents, de ses sœurs et de ses proches, peut puiser en elle des ressources qui lui permettent de surmonter les difficultés liées aux conditions de la guerre : les séparations d'avec son époux, sa famille et ses amis ainsi que ses grossesses en solitaire. C'est peut-être là, à Gimont, qu'elle va construire, sans le savoir, les conditions de la création de la psychomotricité.

En 1943, André, infatigable narrateur, publie en zone libre un livre préfacé par Georges Duhamel intitulé *J'étais médecin avec les chars*, récit qui témoigne de son expérience militaire, immédiatement interdit par la censure en zone occupée, et pour lequel il reçoit cependant le prix Théophraste Renaudot.

La guerre terminée, la famille revient à Paris et loue un appartement avenue Kléber. Les enfants grandissent. L'aîné, Jean-Marc, qui avait effectué sa classe de 6^e à Gimont, entre au collège de Saint-Jean de Passy et les deux petits, Bruno et José, fréquentent l'école de leur quartier. Giselle, qui adore les animaux, adopte un petit teckel nommé Yak, à la grande joie de ses enfants.

L'été se passe à Ault, en famille. Il faut imaginer l'ambiance de cet hôtel du Relai fleuri : les parents, Victor en maître des cérémonies et amuseur public, Marie-Louise en chef de cuisine, le personnel, les clients, et les trois sœurs Bonvalot accompagnées de leurs maris et de leurs enfants ; pratiquement une aile de l'hôtel leur est réservée.

Les études et les années d'apprentissage

En 1945, à Paris, Giselle reprend son ancien métier de déléguée médicale tout en continuant ses études de psychologie à la Sorbonne. C'est aussi la période où elle fait la connaissance d'un ami de son mari, André de Sambucy, qui a ouvert ce qu'elle appellera ensuite « la première école de psychomotricité au monde ». Elle fréquente assidûment le lieu, situé rue Perronet à Neuilly, pendant 2 ans.

Le docteur André de Sambucy, issu d'une vieille famille noble du sud-ouest, homme original et charmant, disciple de Philippe Tissié, est spécialisé en médecine physique, notamment du rachis. Il a mis au point une méthode de « gymnastique corrective » douce, spécialisée en « élongation vertébrale », et qui prend en compte les données de la psychologie moderne.

Bruno Soubiran se rappelle : « Nous étions très petits, mon frère José et moi, nous habitons dans cet immeuble de l'avenue Kléber. Je me souviens de l'espalier pour se suspendre, du banc pour faire de l'équilibre et des ballons que ma mère avait mis dans une des pièces de l'appartement. Il y avait des enfants qui venaient régulièrement travailler avec elle, de telle sorte que ces installations pour faire ce que ma mère nommait de la *psychomotricité* étaient devenues notre milieu naturel » [5].

Dans sa pratique, Giselle joint déjà la psychologie aux soins corporels de rééducation fonctionnelle qui sont encore à cette époque, sauf chez Monsieur de Sambucy, deux domaines très distincts l'un de l'autre.

Il se trouve que, le 3 octobre 1946, le cours de kinésithérapie de la clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie de la faculté de médecine de Paris, situé à l'hôpital des enfants malades dans le service du professeur Jacques Leveuf, reçoit l'agrément du ministère de la Santé publique en vue de la préparation au diplôme d'État de masseur-kinésithérapeute.

Or, cet hôpital est un des lieux où Giselle se rend en tant que déléguée médicale, et c'est probablement ainsi qu'elle entend parler de cette nouvelle formation officielle qu'elle entreprend finalement.

À partir de 1947, elle est stagiaire à l'hôpital des enfants malades où elle découvre le monde des enfants atteints de malformations osseuses, de déviations rachidiennes, d'insuffisances respiratoires, dues notamment aux séquelles de tuberculose, ainsi que de déficiences physiques et mentales. Mais c'est vers l'hôpital Henri Rousselle qu'elle regarde, car il correspond davantage à ses aspirations professionnelles.

Elle obtient son diplôme de masseur-kinésithérapeute le 10 octobre 1949. Celui-ci remplace l'ancien diplôme de fin d'études de 1938. Elle fait partie de la première promotion. Elle s'installe en ville avenue Kléber.

La même année, elle va convaincre le nouveau directeur d'un centre médico-psychopédagogique qui vient d'ouvrir ses portes, l'Institut Édouard Claparède à Neuilly, de l'accepter comme « kinésithérapeute spécialisée en psychomotricité ». Elle apporte avec elle la dimension psychocorporelle qui n'existait pas jusqu'alors dans ce type de structure.

De 1949 à 1958, André Soubiran, devenu directeur médical des laboratoires Millot, publie aux éditions Kent Segep les 6 tomes des *Hommes en blanc* tirés à près de 2 millions d'exemplaires. Un film sera d'ailleurs réalisé à partir du roman en 1954 par Ralph Habib, avec Jeanne Moreau et Raymond Pellegrin.

Durant cette période, Giselle et André s'éloignent l'un de l'autre puis se séparent et divorcent. Autorisée à porter le nom du père de ses enfants, elle sera désormais Madame Giselle Bonvalot-Soubiran.

Publications importantes de l'année 1945

Deux ouvrages majeurs paraissent cette année-là : la *Phénoménologie de la perception* de Maurice Merleau-Ponty [3] et *Les origines de la pensée chez l'enfant* d'Henri Wallon [4].

Chapitre 2

Les années à Henri Rousselle de 1947 à 1966

Où Giselle Soubiran fait son entrée dans le monde du travail après la Seconde Guerre mondiale : ses formations personnelles, ses influences, et surtout sa rencontre avec Julian de Ajuriaguerra à l'hôpital Henri Rousselle, en 1947. Il m'a semblé important, au début de ce chapitre, de raconter l'histoire de la constitution de cet hôpital dès les années 1920 pour comprendre que cette rencontre n'aurait pas pu avoir lieu ailleurs.

Ce chapitre contextualise, dans ce lieu particulier, la naissance de la pédopsychiatrie et la création conjointe de l'orthophonie et de la psychomotricité comme techniques de soin spécifiques. Il rend également compte du souci de créer des instruments fiables d'évaluation et de recherche clinique.

Une rencontre décisive

En 1947, Giselle a 31 ans et trois enfants. Elle a reçu une formation en psychomotricité avec le docteur de Sambucy, elle vient de commencer ses études de kinésithérapie et s'est inscrite à la Sorbonne en psychologie. Mais c'est à l'hôpital Henri Rousselle que commence véritablement l'histoire de sa vie professionnelle au service de la psychomotricité, grâce à sa rencontre avec Julian de Ajuriaguerra.

Qu'est-ce que l'hôpital Henri Rousselle ?

Le 15 avril 1916, quelques mois avant la naissance de Giselle, une loi définissant les conditions de l'intervention publique en matière de prophylaxie des maladies mentales est votée par le Parlement. Le 29 décembre 1920, le Conseil Général invite le préfet à organiser dans les asiles du département de la Seine « un service ouvert pour le traitement des psychopathes dont l'état ne nécessite pas le placement dans les formes prescrites par la loi du 30 juin 1838 ». Le 6 juillet 1921, il décide de la fondation de ce service dans une partie des locaux de l'hôpital Sainte-Anne.

Ce service va être nommé « Henri Rousselle », comme l'homme qui a plaidé la cause de cette création auprès du Conseil Général. Le 1^{er} juin 1922, le docteur Édouard Toulouse, directeur d'études à l'École pratique des hautes études et créateur de la Revue de psychiatrie, est nommé responsable du service. C'est en 1927 que son statut est fixé par arrêté préfectoral. C'est le premier service libre des hôpitaux psychiatriques fonctionnant comme un hôpital général. Il comprendra un hôpital psychiatrique ouvert, un dispensaire, un service social et des laboratoires d'examen et de recherche. En 1931, Édouard Toulouse obtient que de jeunes médecins soient attachés pour 3 ans à son service en tant qu'assistants.

Le dispensaire comprend une consultation de psychiatrie qui oriente le patient en séjour d'hospitalisation ou vers une salle de traitement ambulatoire. De nombreuses consultations spécialisées sont organisées, dont la psychiatrie infantile avec Jacques Roubinovitch et les psychothérapies avec Eugène Minkowski. Édouard Toulouse met également en place une équipe d'assistantes sociales dont la responsable est Mademoiselle Hébrard. Il propose que des services de psychiatrie soient implantés dans les quartiers de Paris. Il organise également des consultations de psychiatrie à domicile dirigées par Roger Dupouy.

Édouard Toulouse est un grand novateur puisque, avec lui, c'est toute la conception de la psychiatrie qui se trouve profondément modifiée, tant sur le plan théorique que pratique. Il veut que les laboratoires et l'Institut de recherche, constituant l'Institut de psychiatrie, soient rattachés à l'École pratique des hautes études et au CNRS [6].

Dans un esprit pluridisciplinaire, il conçoit trois laboratoires de recherche : un laboratoire de biopsychiatrie clinique qu'il dirige, un laboratoire de chimie biologique appliquée à la prophylaxie mentale dont le responsable est Maurice Delaville et un laboratoire de recherche en psychologie appliquée dirigé par J.M. Lahy, assisté de D. Weinberg.

Le pavillon Ferrus

Il y a là, mis à disposition sous les lambris dans le grenier du pavillon Ferrus, quelques petites salles dans lesquelles s'installe le jeune Alfred Fessard – qui deviendra plus tard membre de l'Institut et de l'Académie de médecine puis professeur au Collège de France. Il rencontre Henri Piéron, professeur au Collège de France dans le laboratoire de physiologie des sensations. Citons également la présence d'un grand biophysicien, René Wurmser, membre de l'Académie des sciences, de Henry Cardot, titulaire de la Chaire de physiologie de la faculté des sciences de Lyon, et d'Henri Laugier, professeur au Conservatoire des arts et métiers et directeur du CNRS.

Sous la direction de Gabrielle Lairy-Bounes, maître de recherche à l'Institut national d'hygiène [7], le professeur Fessard poursuit ses travaux de recherche dans le laboratoire d'électro-encéphalographie.

Ainsi s'implante en milieu hospitalier la recherche scientifique, sous l'œil empreint de sympathie du jeune interne en psychiatrie Daniel Lagache qui deviendra plus tard psychanalyste et professeur à la Sorbonne.

Édouard Toulouse part en 1936 et il est remplacé par l'illustre Théodore Simon, créateur des tests d'intelligence avec Alfred Binet, mais celui-ci part rapidement à la retraite et c'est le docteur Génil-Perrin qui le remplace.

Puis vient la guerre. Georges Génil-Perrin est mobilisé en 1939-1940 mais le rythme des consultations se maintient. André-Thomas est recruté pour le département de neurologie pendant que Julian de Ajuriaguerra, qui a quitté son Pays basque à cause de la dictature espagnole à laquelle il est farouchement opposé, y est chaleureusement accueilli. Interne à l'hôpital Sainte-Anne dès 1933 – à l'âge de 22 ans –, il a soutenu en 1936 sa thèse de doctorat d'université en médecine sur « La douleur dans les affections du système nerveux central ». De 1938 à 1946, il est assistant au laboratoire d'anatomie du système nerveux dirigé par le professeur Jean Lhermitte qui avait préfacé sa thèse. Il continue ses recherches sur le tonus avec André-Thomas et, en 1946, il est nommé professeur agrégé de neurologie et de psychiatrie. Un petit service de femmes situé au 2^e étage du pavillon Ferrus lui est confié.

À partir de 1946, Jean Delay devient titulaire de la Chaire de la clinique des maladies mentales et de l'encéphale à Sainte-Anne, où il poursuit de nombreuses études cliniques et psychopharmacologiques. Le statut des hôpitaux psychiatriques évolue avec l'apparition des nouvelles thérapeutiques : électrochocs, insulinothérapie, chimiothérapie et extension des pratiques psychothérapeutiques.

Le terrain a été préparé lors de 2 réunions organisées par Henri Ey à Bonneval, où un groupe de jeunes psychiatres cherche à réorganiser la pratique psychiatrique en y incluant les travaux théoriques de la neurologie avec la psychiatrie, notamment sur les concepts d'organogenèse et de psychogenèse.

C'est dans cette optique qu'il faudra désormais regarder le développement des premières années de la vie de l'enfant et y intégrer les apports de la théorie freudienne.

Comme l'avait pensé Édouard Toulouse, l'hôpital Henri Rousselle devient un lieu dynamique d'enseignement et d'échanges où ont lieu chaque semaine des présentations de malades, des séminaires de psychanalyse, de neuro-anatomie, de physiologie, de psychiatrie et de pédopsychiatrie. Un enseignement de psychologie médicale y est également diffusé auprès des étudiants en médecine.

On remarque aussi la présence d'une salle de garde très vivante, composée de plus d'une cinquantaine d'internes qui communiquent leurs impressions et leurs nouveaux savoirs dans le sérieux et la gaieté de l'échange et du partage.

L'organisation générale de l'hôpital, véritable creuset de recherche fondamentale, clinique et thérapeutique, a désormais les moyens de former une équipe pluridisciplinaire des plus brillantes qui va se consacrer à la recherche au niveau développemental, ainsi qu'aux problèmes neurobiologiques et neuropsychologiques de l'enfant.

Publications importantes de l'année 1947

Notons ici qu'en 1947, Henri Baruk [8], directeur de l'Établissement national de Saint-Maurice, publie un article sur les troubles psychomoteurs dans la revue *L'Évolution psychiatrique*. Il sera responsable, avec Julian de Ajuriaguerra, du Comité de rédaction de la revue *Encéphale, Journal de neurologie, de psychiatrie et de médecine psychosomatique*, sous la direction scientifique de Jean Lhermitte et Jean Delay.

1948-1949 : le service de guidance infantile

C'est dans un contexte de recherche, d'innovation et d'humanisation des soins en psychiatrie que se trouve Giselle Soubiran à son arrivée à l'hôpital en 1947.

En 1948, Pierre Male est chargé par Yves Porcher, médecin-chef de l'hôpital Henri Rousselle [9], de créer un centre de guidance infantile allant dans le sens de l'évolution de la psychopathologie de l'enfant.

Pierre Male, qui a assuré avant la guerre les premières consultations de psychiatrie infantile, après Georges Heuyer et Henri Wallon, s'intéresse

particulièrement aux perspectives du développement relationnel et de la vie affective de l'enfant dans une période où la psychiatrie infantile se limite encore à l'« enfant arriéré », à la « débilité mentale », à l'« épilepsie », aux « troubles du caractère » et à la « délinquance ». Les travaux de Baldwin, Preyer, Claparède, Wallon et Piaget sur le développement affectif et cognitif de l'enfant, les relations entre l'acte et la pensée, les origines du caractère, lui apportent une façon de penser révolutionnaire et une nouvelle conception des soins. La psychologie développementale le conduit vers une neurologie plus fonctionnelle que lésionnelle en lien avec la vie affective et relationnelle.

C'est dans ce cadre que le centre de guidance infantile va développer la recherche clinique autour des limites entre le normal et le pathologique, des troubles instrumentaux qui touchent à la pathologie du langage et de la motricité, ou encore des troubles réactionnels liés à des situations familiales ou sociales complexes voire pathogènes.

Pierre Male insiste sur la notion de **déconditionnement** : « Notre premier soin a été de mettre en jeu ce que nous avons appelé le déconditionnement que nous allons essayer de définir. La deuxième enfance est centrée sur l'école et c'est essentiellement dans un cadre scolaire que l'équipe pédagogique formée a pu appliquer cette méthode difficile à décrire, mais qui consiste à laisser l'enfant s'exprimer dans ses symptômes (blocages, refus, opposition) en adoptant vis-à-vis de lui une attitude permissive, mais non anarchique, vigilante et conservant des aspects réparateurs et comme ouverts » [10].

Giselle Soubiran n'oubliera jamais cette notion fondamentale de déconditionnement dans sa pratique et dans son enseignement, à tel point qu'elle en fera la pierre angulaire du soin en psychomotricité.

La même année, Pierre Male sollicite Julian de Ajuriaguerra pour constituer une équipe pluridisciplinaire de recherche en psychologie et en psychopathologie de l'enfant.

Julian de Ajuriaguerra a déjà écrit avec André-Thomas un article intitulé « La crampe des écrivains est-elle une affection organique ? » paru en 1943 dans la *Presse médicale*. Il a été nommé en 1946 professeur agrégé de neuropsychiatrie à titre étranger, spécialisé en neurophysiologie des troubles du tonus. En 1948, il publie, toujours avec André-Thomas, un ouvrage intitulé *L'axe corporel, musculature et innervation* chez Masson, et écrit un article avec René Diatkine sur le problème de la débilité motrice [11].

Sont édités cette même année les *Tests moteurs et psychomoteurs* d'Édouard Guilmain au Foyer d'hygiène centrale de Paris, et *La représentation*

de l'espace chez l'enfant de Jean Piaget et Bärbel Inhelder aux Presses universitaires de France (PUF).

Il faut bien comprendre qu'en tant qu'étranger, le professeur agrégé Julian de Ajuriaguerra ne peut pas diriger un service car la loi française s'y oppose. Cependant, rattaché à l'Institut national d'hygiène, il peut organiser un groupe de travail et constituer des équipes de recherche dans le cadre hospitalier. Ceci lui permet une libre circulation dans tous les services d'Henri Rousselle et lui laisse *de facto* une mobilité physique et psychique, ainsi qu'une liberté de création et d'expression qui conviennent parfaitement à son tempérament. À Paris, Julian de Ajuriaguerra n'a pas de bureau, mais il a des idées. Il rencontre le psychanalyste René Diatkine avec qui il ouvre un centre de rééducation psychomotrice et du langage.

René Diatkine, alors interne dans le service, se souvient :

« Après la Seconde Guerre mondiale, Julian de Ajuriaguerra sentit la nécessité de créer, à l'hôpital Henri Rousselle, un groupe de travail destiné à étudier les troubles du langage et de la psychomotricité chez l'enfant. Le choix des troubles du langage et de la psychomotricité en tant qu'objet privilégié d'études, pour l'équipe d'Henri Rousselle, répondait à plusieurs préoccupations : il s'agissait de déterminer, au niveau des dysfonctionnements instrumentaux, une distinction entre des variations sans importance et des particularités évolutives irréversibles.

Julian de Ajuriaguerra invite Suzanne Borel-Maisonny et Giselle Soubiran à constituer des équipes rééducatrices et à travailler avec les psychiatres et les psychologues. À la suite des travaux de l'École d'André-Thomas sur le tonus, Julian de Ajuriaguerra et ses collaborateurs décrivent des types psychomoteurs, caractérisés par des particularités de l'extensibilité et du ballant. Les questions relatives au rythme et à l'orientation sur le corps dans l'espace étaient plus compliquées dans leur interprétation. Pouvaient-on aller plus loin dans la compréhension de ces problèmes tout en perfectionnant des techniques propres à aider les enfants, à la fois pour une meilleure organisation de leur discours et pour une maîtrise accrue de leur corps ? Enfin, les nombreuses études concernant la dominance latérale, la reconnaissance et la dénomination de la gauche et de la droite avaient mis au goût du jour cette autre voie d'abord, élémentaire elle aussi, des troubles du langage et de la psychomotricité. L'équipe dirigée par Julian de Ajuriaguerra avait sans équivoque choisi la méthode de déconditionnement proposée par Pierre Male : le rééducateur, quelle que soit sa spécialité, accepte l'enfant comme il se présente sans pour autant le considérer comme un infirme. Le maladroit, le raide, l'hypotonique ne sont pas rejetés ironiquement, mais au contraire, pour la première fois, sont traités avec des

techniques destinées à leur révéler ce qu'ils peuvent exécuter, ce dont ils ne se savaient pas capables. Toutes les rééducations ont un caractère commun, celui d'aborder l'enfant en mettant à sa disposition des moyens nouveaux, lui faisant ainsi vivre une expérience fondamentale : la confrontation avec un adulte qui n'est pas un personnage hostile, qui ne l'humilie pas à cause de son incapacité. Il n'est en aucune façon nécessaire que les rééducateurs suivent un entraînement psychanalytique pour être capables de déclencher ce processus psychothérapique spécifique. Mais il apparaît nettement qu'en plus de la maîtrise technique, une intention réellement bienveillante est nécessaire, quel que soit l'arrière-plan inconscient qui la sous-tend » [12].

Julian de Ajuriaguerra constitue donc l'équipe avec laquelle il va travailler. Il a déjà recruté Suzanne Borel-Maisonny pour les troubles du langage ainsi que Marguerite Auzias et Hélène de Gobineau pour les troubles de l'écriture. Vont se joindre à lui Jean Bergès, René Zazzo, et avec lui tous les membres du laboratoire de psychologie dont Nadine Galifret-Granjon, Denise Koecklin, Irène Lézine, Claire Meljak, Mira Stambak et Hilda Santucci. Il recrute Giselle Soubiran pour la psychomotricité, discipline à laquelle il adhère entièrement.

Julian de Ajuriaguerra se révèle un véritable maître au sens plein du terme. Avec son regard pétillant d'intelligence, son sens de la création et de la recherche, ses connaissances et sa séduction naturelle, durant 15 ans, il va croiser et inspirer Bernard Jolivet, Daniel Marcelli, Roger Misès, René Anguelergues, René Diatkine et Serge Lebovici – qui vont inventer ensemble le groupe de théâtre-thérapie –, mais également Jorge Garcia Badaracco qui introduira dans le service la méthode de relaxation Schultz. André Green et bien d'autres reconnaîtront son immense érudition médicale et philosophique, son rayonnement, sa faculté de créer et de fédérer autour de lui.

C'est ainsi qu'à 31 ans, alors que la frontière entre l'Espagne et la France s'ouvre de nouveau, Giselle Soubiran franchit d'un pas assuré la porte de l'hôpital Henri Rousselle et fait son entrée dans le service de guidance infantile où elle rencontre Julian de Ajuriaguerra.

C'est une véritable rencontre dans le sens où leurs personnalités vont s'accorder très vite car Giselle comprend immédiatement l'objectif général du service qu'elle vient d'intégrer. Ses compétences acquises en médecine, en psychologie et en kinésithérapie intéressent Julian de Ajuriaguerra qui y voit déjà le moyen de mettre en lien pratique la corporéité et la psyché dans le développement et dans le soin du jeune enfant. Cette nouvelle discipline va se nommer tout naturellement la psychomotricité.

Ainsi est créé en 1948 le Centre de rééducation psychomotrice et du langage, coordonné scientifiquement par Julian de Ajuriaguerra. Giselle Soubiran est nommée chef du service de psychomotricité, et Suzanne Borel-Maisonnay chef du service des troubles du langage.

Pierre Bourdier est attaché de consultation dans le service et s'occupe principalement d'un groupe scolaire thérapeutique hétérogène qui comporte une quinzaine d'enfants de 6 à 9 ans, présentant pour la plupart des troubles instrumentaux, des phobies scolaires, des dysharmonies d'évolution et des états dépressifs. Deux institutrices spécialisées, venues de l'Éducation nationale, y assurent la scolarité.

Écoutons Giselle Soubiran lors d'une interview qu'elle accorda le 20 décembre 2002 à Julie Galopin et Élise Guyton, sur mes conseils, pour la réalisation de leur mémoire de psychomotricité consacré à l'histoire et à l'identité de la psychomotricité française [13] :

« En 1946 a été créé le premier diplôme de kinésithérapie. Réservé à ceux ayant déjà un acquis médical, il comportait 3 options : psychomotricité, relaxation, et accouchement prophylactique, dit accouchement sans douleur. Dans le cadre de l'obtention de ce diplôme, j'ai travaillé 2 ans en orthopédie à l'hôpital des enfants malades. J'y ai assisté à toutes sortes d'opérations et participé aux rééducations consécutives. Puis, ne voulant cependant pas me cantonner aux cas graves qui relèvent de la kinésithérapie, je me suis inscrite à la Sorbonne où j'ai passé 4 certificats de psychologie : psychologie générale, psychopathologie, psychopédagogie et psychologie de l'enfant. J'ai fait également une année de psychanalyse didactique. J'avais alors une double formation dont peu d'autres professionnels bénéficiaient.

Formée par le docteur de Sambucy, je souhaitais faire de la psychomotricité. Je suis allée trouver le professeur Ajuriaguerra parce qu'il était le premier spécialiste à cumuler les fonctions de professeur de neuropsychiatrie et d'enseignant s'intéressant à la psychologie et à la psychomotricité.

C'est ainsi que s'est constituée son équipe de recherche, dans laquelle les aspects neuropsychiatrique, psychologique, psychocorporel, étaient respectivement représentés par le professeur de Ajuriaguerra, le professeur Zazzo et moi-même. Il s'agissait, grâce à une large population de patients enfants et adultes, de détecter les éléments, les symptômes, qui justifiaient les échecs de tous les traitements abordés jusqu'alors. Tous les médecins préoccupés d'échecs qu'ils jugeaient incompréhensibles demandaient un examen aux trois membres du groupe, qui se réunissaient ensuite pour en faire une synthèse.

À cette époque, l'enseignement dispensé aux médecins, neurologues, neuropsychiatres et aux psychologues était essentiellement consacré au traitement des pathologies lourdes, ce qui fait qu'une majorité de patients était, de ce fait, considérée comme étant en bonne santé malgré ses troubles. La compréhension et la prise en compte de leur cas faisaient défaut. Nous nous sommes aperçus qu'on parlait soit de « psychique », soit de « corporel », sans appréhender leur lien. Une approche manquait, celle de la *Psychosomatique* dont nous avons été les premiers à parler. Il s'agissait de troubles revêtant à la fois des aspects psychologique, psychiatrique et corporel. Tous les patients, envoyés par des confrères dans ce service devenu spécialisé, étaient examinés par l'équipe. Chacun faisait son travail mais nous étions tous ensemble pour en discuter.

Tous nos patients passaient des tests psychologiques. Nous étudions ensuite les troubles de leur développement depuis leur naissance. Très vite, nous nous sommes rendu compte que tous les sujets présentant des comportements particuliers avaient des troubles psychiques, ceci mettant en évidence deux aspects : l'aspect « psycho » et l'aspect « moteur », avec pour dénominateur commun le tonus. Par conséquent, tous les troubles psychomoteurs avaient une prévalence du côté « psycho » ou du côté « moteur ». Personnellement, je n'ai jamais séparé les deux.

Parallèlement, Madame Borel-Maisonny, phonéticienne de formation, débutait dans un service proche du nôtre. Elle y étudiait les troubles du langage. Lors d'une réunion plénière, elle me dit : « Moi, je ne peux rien faire à mes patients tant que vous n'êtes pas intervenue en psychomotricité, parce qu'il y a des troubles originels au niveau du développement psychomoteur qu'il faut que vous résolviez avant que nous puissions travailler ». Nous avons collaboré de très près avec elle et les orthophonistes ont été nos premiers élèves, si je puis dire. Le but était de rendre ou de donner une autonomie aux patients. Nous avons hérité d'une clientèle différente mais passionnante, refusant la dépendance, une clientèle souhaitant être aidée tout en restant insérée dans sa situation familiale et professionnelle.

À cette époque, la pensée psychanalytique prenait son essor dans le cadre hospitalier sous l'impulsion de Pierre Male, Jacques Lacan et Henri Ey, qui étaient tous les trois des neurologues de formation, des copains de la même génération. Nous avons travaillé ensemble malgré nos orientations différentes...

Je considère que le père de la psychomotricité est Monsieur de Ajuriaguerra. Moi, je l'ai mise en pratique et véhiculée ensuite à travers le monde ».

Parallèlement à tout ce qui se met en place à l'hôpital Henri Rousselle, l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière connaît lui aussi des changements significatifs. Suite à l'intérêt porté à l'enfance inadaptée, en 1948, la première Chaire de neuropsychiatrie infantile est fondée à Paris. Le professeur Georges Heuyer en est le premier tenant. Se succéderont plus tard, le professeur Léon Michaux, le professeur Didier-Jacques Duché, puis le professeur Michel Basquin. Cette nouvelle chaire va favoriser le développement de la recherche en psychomotricité à l'hôpital de la Salpêtrière ainsi que dans d'autres structures de soin.

Julian de Ajuriaguerra et Giselle Soubiran le préciseront plus tard : « À la suite de l'impulsion du professeur Georges Heuyer, les thérapeutiques psychomotrices sont rentrées dans la pratique neuropsychiatrique infantile et ont été appliquées dans des services hospitaliers, dispensaires, internats médico-pédagogiques, dans les organisations de rééducation et orientation du travail. Les méthodes utilisées dans ces différents organismes sont loin d'être équivalentes et cela est dû soit à des notions théoriques différentes, soit à des nécessités d'applications pratiques particulières » [14].

1948 est aussi l'année où, sous l'impulsion d'Henri Wallon, est créée la revue *Enfance* aux PUF.

L'année suivante, en se basant sur le travail de la consultation de psychomotricité et du langage de l'hôpital Henri Rousselle, Julian de Ajuriaguerra donne une conférence à la Clinique des maladies mentales et de l'encéphale de Sainte-Anne, dirigée par le professeur Jean Delay. Il expose sa « vue d'ensemble sur les troubles d'évolution de la motricité, du langage et du caractère, à dysfonctionnement conjoint » [15]. Également en 1949, il publie, avec André-Thomas, un ouvrage intitulé *Étude sémiologique du tonus musculaire*.

1950-1959

En 1950, à l'hôpital Henri Rousselle, l'équipe est complète car René Zazzo, assistant d'Henri Wallon, vient d'être nommé chef du laboratoire de Psychologie. Il va créer le concept de diagnostic progressif comme une exploration des capacités de l'enfant sur plusieurs séances en notant les impressions et la qualité du contact entre le patient et le psychologue. Cette qualité relationnelle fera partie du bilan psychomoteur que Giselle Soubiran mettra en place plus tard.

Le service de psychomotricité est dirigé par Giselle Soubiran :

« La plupart des enfants qui nous sont amenés en consultation de pédo-psychiatrie le sont pour des troubles caractériels, nervosisme polymorphe, instabilité, retard, refus scolaire. En fait, chaque cas est un rébus, un écheveau à démêler, ce qui justifie la constitution d'une équipe complète aussi bien chargée d'investigations que de traitements » [16].

« Dès 1947, pour faire une expérience sérieuse de la relaxation, nous avons fait étudier dans le laboratoire de Physiologie du docteur Simonnet, les modifications qui apparaissaient chez les malades avant, pendant, après la relaxation, tant à l'aide de l'électrocardiogramme, de l'électroencéphalogramme que de la mesure des chronaxies à tous les niveaux. [...]

Par la suite, et grâce au vécu exprimé par le sujet, au fait de prendre les pouls avant, pendant, après, d'étudier la respiration et les modifications respiratoires, l'expression du visage au repos, la résolution musculaire, nous avons évité ces examens traumatisants et leur avons substitué une étude plus clinique, mais tenant compte de toutes les modifications enregistrées qui traduisaient une certaine nomenclature dont il aurait été dangereux de ne pas tenir compte ou de s'éloigner » [17].

Avec le soutien de Julian de Ajuriaguerra, Giselle Soubiran va donc progressivement élaborer sa méthode qu'elle nommera plus tard « relaxation psychosomatique G.B. Soubiran » pour les adultes et « relaxation psychomotrice » pour les enfants à partir des résultats des travaux de recherche du laboratoire de physiologie du docteur Simonnet, tout en appliquant les principes du déconditionnement de Pierre Male.

De la psychomotricité et de la relaxation, elle énoncera quelques règles qui vont en constituer son originalité :

« C'est une approche globale de la personne. Nous devons nous adapter au patient et non l'inverse et maintenir la juste distance comme marge de sécurité dans la relation à l'autre. Savoir écouter, dédramatiser, déculpabiliser et motiver le patient pour se soigner, même si le trouble est minime ; valoriser le sujet et stimuler son potentiel inactif ; évaluer ses défenses toniques et délimiter l'écart entre son « vouloir faire » et son « pouvoir faire ».

Améliorer l'équipement permet un meilleur ajustement des conduites psychomotrices donnant par là même une disponibilité et une liberté motrice qui permet de s'adapter aux circonstances de la vie.

La conscience corporelle est un préalable à toute modification de comportement.

C'est le regard clinique sur le corps de l'autre qui donne une valeur à des signes reflétant l'émotivité du sujet » [18].

Elle donne ainsi une première définition de la psychomotricité :

« La psychomotricité consiste dans l'étude et le traitement des conduites motrices inadéquates, inadaptées à des situations évolutives qu'elles soient imposées ou choisies, que les difficultés soient liées soit à des troubles d'origine psychogène provoquant une attitude réactionnelle, soit à une insuffisance d'équipement » [19].

Pour elle, « la psychomotricité est une psychothérapie à médiation corporelle sans dichotomie du geste et du verbe » [20].

Entre 1950 et 1960, dans le laboratoire de psychologie de l'hôpital Henri Rousselle, les collaboratrices et les collaborateurs du professeur René Zazzo commencent à établir des tests portant sur un domaine précis de l'équipement psychomoteur. Jean Bergès étalonne un test de latéralité gestuelle innée. Avec Irène Lézine, il élabore un test d'imitations de gestes puis avec Claire Meljac et Mira Stambak, il met au point une épreuve de connaissance et de construction de l'image du corps que l'on appellera *Épreuve de schéma corporel*.

Claire Meljac se souvient : « Au début des années 1960, en sortant de la Salpêtrière, je suis devenue stagiaire en psychologie avec René Zazzo à Henri Rousselle au pavillon Ferrus, puis j'ai étendu mon champ d'action et j'ai travaillé ensuite à l'Institut Claparède, à Neuilly. J'ai rejoint plus tard l'équipe de Jean Bergès et j'y suis restée. René Zazzo avait reçu une bourse de l'INSERM pour mettre au point une épreuve de schéma corporel. Il m'avait demandé d'en faire l'étude avec Mira Stambak sous la direction scientifique de Julian de Ajuriaguerra.

Je me souviens de Madame Soubiran, de la façon dont elle était habillée, élégante, en avance sur son temps. Elle avait une démarche souple et quand on la voyait, on ne pouvait pas l'oublier, elle avait un port de reine. Julian de Ajuriaguerra l'admirait beaucoup, on peut dire qu'il était fasciné par elle, par ce qu'elle était et par ce qu'elle disait de la clinique psychomotrice car elle parlait peu mais juste. Il n'a jamais répliqué avec elle alors qu'il pouvait parfois être très cassant avec d'autres. Elle a concrétisé et transmis la psychomotricité que Julian de Ajuriaguerra avait dans la tête » [21].

Hilda Santucci construit une épreuve graphique d'organisation perceptive d'après Lauretta Bender, Marguerite Auzias réalise un test de latéralité usuelle, puis en collaboration avec Julian de Ajuriaguerra et Anne Denner, elle publie un test graphométrique. René Zazzo et Nadine Galifret-Granjon élaborent un test de dominance latérale et un test d'orientation droite-gauche d'après Piaget-Head. Mira Stambak construit un test nommé « Trois épreuves de rythme » [22].

Giselle Soubiran, qui élaborera plus tard avec Paul Mazo une épreuve d'adaptation au rythme, continue à se former corporellement avec

Marthe Vyl, Irène Popart, Maurice Martenot et Laura Sheleen en danse, rythme et espace. Elle s'initie également à la méthode « Bon Départ » de Théa Bugnet et à la méthode de Suzanne Romain, qui sont toutes deux des méthodes globales de rééducation graphomotrice.

Elle sait déjà que la psychomotricité est constituée du rapport particulier que chacun entretient avec son propre corps, dans l'espace-temps et dans la relation à l'autre. En d'autres termes, comment le corps est perçu dans sa globalité et ressenti pour soi-même, pour l'autre et par l'autre, et aussi par l'histoire qu'il raconte pour peu qu'on y prenne garde.

C'est dans cet esprit qu'elle met au point son propre bilan psychomoteur après avoir étudié les tests d'Édouard Guilmain. Elle n'envisage pas de réaliser des tests étalonnés car les psychologues du laboratoire s'en chargent, mais elle a pour projet de construire un bilan psychomoteur global rendant compte de l'équipement moteur, de la capacité tonique, émotionnelle et relationnelle du sujet, dans la droite ligne de la pensée de Julian de Ajuriaguerra.

Ce bilan est élaboré à partir d'un dossier comportant un diagnostic médical, un bilan psychologique – comprenant tests d'intelligence et tests projectifs – et d'autre part de quatre fiches de travail qu'elle va élaborer, constituées de l'anamnèse, de la psychomotricité, de la relaxation et de la graphomotricité qu'elle considère comme indissociables dans le cadre de son travail.

En ce qui concerne l'anamnèse, elle va noter les correspondances ou les discordances entre le niveau verbal et le niveau performance de l'enfant, entre ses motivations et celles de ses parents et aussi analyser le vécu du symptôme par rapport au contexte familial, scolaire et environnemental. Pendant l'entretien, il s'agit de comprendre de quelle façon le symptôme se manifeste, à quel moment, dans quelles situations et avec qui.

Elle va aussi observer finement l'équipement de l'enfant et ses compensations éventuelles, le niveau moteur et l'émotivité, l'initiative motrice, autrement dit l'organisation psychomotrice et les conditions dans lesquelles cet enfant utilise ou non ses possibilités pendant les épreuves.

« Cette notion de niveau moteur nous a été rendue sensible grâce au professeur Julian de Ajuriaguerra ainsi, lorsque nous examinions ensemble un enfant, il cherchait toujours l'élégance du geste alors que la souplesse nous paraissait suffisante. Cette notion d'élégance du geste, comme « fin du fin » de la commande psychomotrice, n'a jamais cessé de prendre de la valeur au cours des années et nous a rendu concrète la notion de ce qu'un enfant ou un adulte doit avoir pour être à son aise et adapté dans toutes les circonstances de sa vie – une marge d'aisance, de sécurité – c'est ce que

nous essayons toujours de donner, de rendre, d'élargir au cours de notre rééducation » précisera plus tard Giselle Soubiran [23].

Elle évaluera les attitudes, les postures et les conduites motrices de base (équilibre statique et dynamique, coordinations dynamiques générales : marche, course, saut), les coordinations et les dissociations, l'état tonique (examen de l'extensibilité et du ballant, contrôle par mobilisations passives ...), la latéralité, le schéma corporel, l'image du corps, l'organisation spatio-temporelle, la motricité fine, la graphomotricité. Elle constatera les raideurs ou les blocages éventuels (paratonies de fond ou d'action ...), les mouvements involontaires (tics, syncinésies ...). Elle notera les réactions de prestance et de contenance, le niveau de mémoire, d'attention et de concentration. Elle synthétisera les capacités de contrôle moteur et d'adaptation.

Ce bilan doit permettre de poser une indication précise de rééducation psychomotrice, d'instaurer un projet de soin et un traitement individuel ou en groupe.

Pendant cette période féconde, Giselle Soubiran devient également consultante à l'Institut médico-pédagogique La Mayotte à Montlignon, à l'École des Roches à Verneuil-sur-Avre et à l'École des cadres du cours Fidès, qui deviendra le Centre Étienne Marcel.

Elle crée le service de thérapie psychomotrice et relaxation de l'Institut Édouard Claparède de Neuilly, dirigé par les docteurs Sauguet et Narlian. Elle y rencontre Colette Chapiro qui sera pendant plus de vingt ans sa plus proche collaboratrice. On la retrouve également à la section des femmes de la prison de la Roquette à Paris où, à la demande du docteur Marguerite Badonnel, elle fait des psychothérapies de relaxation notamment pour des personnes atteintes de dépression.

À l'hôpital Henri Rousselle, dans le service de psychomotricité et relaxation, se pressent tous les internes en psychiatrie ainsi que de nombreux médecins étrangers, particulièrement ceux d'Amérique du Sud venus voir ce lieu révolutionnaire et rencontrer Julian de Ajuriaguerra dont l'aura agit comme un aimant autour de lui. Giselle Soubiran parle l'espagnol, ce qui facilite immédiatement les rencontres et les échanges sur le plan professionnel et sur le plan amical. Dalila Molina de Costallat, venue d'Argentine, est déjà stagiaire dans le service depuis 1949. Jorge Garcia Badaracco, psychiatre et psychanalyste argentin intéressé par les neurosciences, arrive aussi à Paris en 1950 pour compléter sa formation. Très vite, il collabore avec le professeur Ajuriaguerra et Giselle Soubiran pour la mise en place du service de Relaxation de l'hôpital. Il traduit la méthode Schultz, dite « Training autogène » de l'allemand à l'espagnol ; la traduction en français

se fera seulement en 1958. Julian de Ajuriaguerra demande alors à tous les membres de son équipe de se former à cette méthode.

Après deux années d'expérience, le service décide de scinder en deux l'abord thérapeutique des enfants en relaxation : la méthode Schultz, inductive, sera réservée aux troubles anxieux et la méthode Soubiran, non inductive, sera utilisée en cas de retard psychomoteur. Les docteurs Diatkine, Lebovici, Nacht, Amado, Bertagna, Peyrouset et Lang envoient des patients à Giselle Soubiran : des personnes bègues, des tiqueurs, et plus généralement des patients présentant des troubles de la régulation tonique.

Du 11 au 16 septembre 1950, à Royaumont, a lieu le premier congrès international d'anthropologie différentielle. Giselle Soubiran, Julian de Ajuriaguerra et René Diatkine y sont invités à présenter une conférence sur le tonus et les types psychomoteurs, qui sera publiée en 1950 dans les Actes du congrès [24] et en 1952 dans la *Revue de morpho-physiologie humaine* [25].

En 1951, Dalila Molina de Costallat repart en Argentine. « Elle est la première à diffuser en Amérique latine les principes de la pratique psychomotrice – qu'elle a reçus de Giselle Soubiran – en les appliquant dans des écoles d'éducation spéciale après les avoir adaptés à la population locale. Elle va créer des groupes de formation et transmettre la méthode », nous dit Pablo Bottini [26].

La même année, Julian de Ajuriaguerra écrit d'une part avec René Diatkine et Michèle Cahen les « Principes de rééducation des troubles du langage et de la psychomotricité » dans la revue *Sauvegarde de l'Enfance*, d'autre part avec Edmond Trillat, un article intitulé « Crampe des écrivains et troubles de l'écriture. Le problème psychomoteur » édité dans la revue *L'Évolution psychiatrique*. Un an plus tard, Serge Lebovici publie *Les tics chez l'enfant*.

L'hôpital Henri Rousselle, creuset de l'histoire de la psychomotricité, lieu de création d'une nouvelle manière de soigner et de toutes les rencontres improbables, est aussi l'endroit où, enfants, les fils de Giselle venaient jouer le jeudi dans les jardins.

Nous sommes en 1952, écoutons Bruno, alors âgé de 10 ans :

« Je me souviens de ces moments de notre enfance où, le jeudi, jour où à l'époque les enfants vauquaient, tandis que notre mère travaillait à l'hôpital Henri Rousselle, nous allions José et moi jouer l'après-midi dans les jardins quand il faisait beau, ou dans les salles de rééducation des enfants quand il pleuvait. Nous avons donc été mêlés assez tôt à cette ambiance hospitalo-thérapeutique. En fait, nous allions déjeuner chez les parents de maman, Victor et Marie-Louise, ou bien chez la tante Berthe. Ils habitaient près

d'Alésia, pas trop loin. Puis nous revenions attendre maman à l'hôpital... c'était le circuit du jeudi » [27].

Giselle Soubiran intervient sur les « techniques de relaxation » au 8^e stage de neuropsychiatrie organisé par l'Association régionale de Paris ; sa communication est éditée un an après dans la revue *Sauvegarde de l'Enfance*.

En 1956, Giselle Soubiran ouvre un cabinet boulevard Berthier à Paris. Dalila Molina de Costallat vient lui rendre visite depuis l'Argentine. Elle assiste aux consultations de patients bègues et dystoniques. Elle voit l'effet de la relaxation sur leurs symptômes. Elle repart ensuite en Argentine avec le docteur Jorge Garcia Badaracco qui regagne définitivement son pays.

Les publications sur les troubles du tonus et de la motricité se succèdent à un rythme effréné, pour beaucoup à partir des travaux de recherche de l'hôpital Henri Rousselle, sur la perception et la motricité, sur l'intégration de la motilité, sur l'importance du mouvement dans le développement psychologique, sur les difficultés graphomotrices, sur la neurobiologie et la psychanalyse et bien d'autres encore, ce qui fait qu'en 1957, Julian de Ajuriaguerra et Giselle Soubiran proposent un enseignement de psychomotricité non structuré aux médecins stagiaires de l'hôpital. Maria Antonietta Rebollo, neurologue venue d'Uruguay, en fait partie avec Berta Gordon de Arestivo, kinésithérapeute uruguayenne.

La même année, en Uruguay, c'est le début des traitements de rééducation psychomotrice à l'Institut de neurologie de Montevideo, et de la formation des professionnels à la méthode Soubiran.

Juan Mila Demarchi rappelle cette période : « L'Uruguay est un petit pays de trois millions d'habitants. La structure académique du pays est modelée sur la structure académique française. On trouve une seule université publique de tradition ancienne et gratuite. La Faculté de Médecine a plus de 130 ans, elle fut fondée comme une réplique de l'École de Médecine de Paris.

Bien que Giselle Soubiran n'ait pas réalisé de travaux en Uruguay, son influence y a été très forte. En 1958, un groupe de neurologues de la faculté de médecine de Montevideo est venu à Paris pour approfondir ses connaissances. Un médecin neurologue, Maria Antonietta Rebollo, a pris contact avec Julian de Ajuriaguerra afin de fonder une clinique uruguayenne qui utiliserait les fondements de son travail. De retour à Montevideo, elle a créé une polyclinique spécialisée dans les difficultés d'apprentissage au sein de l'Institut de neurologie. Julian de Ajuriaguerra est venu plusieurs fois ensuite en Uruguay pour aider et soutenir le projet des neurologues.

Toujours en 1958, une kinésithérapeute, Berta Gordon de Arestivo, vivant au Brésil et revenue à Montevideo, est allée à Paris se former avec Giselle Soubiran.

Une autre personne, qui appartenait à l'équipe initiale, le professeur Susana Cardus, s'est rendue à Genève pour rencontrer Jean Piaget et travailler avec Mira Stambak.

Par conséquent, depuis 1958, les prises en charge de rééducation psychomotrice ont commencé à l'Institut de neurologie de la faculté de médecine de Montevideo. Les consultations se sont accrues, développées, à tel point que l'Institut de neurologie a instauré un service de neuropédiatrie spécialisé dans les troubles des apprentissages » [29].

Au mois de novembre de l'année 1959, l'Assemblée générale des Nations Unies adopte la « Déclaration des droits de l'enfant ». Julian de Ajuriaguerra et Giselle Bonvalot-Soubiran publient dans la revue *La Psychiatrie de l'Enfant*, un article princeps intitulé « Indications et techniques de rééducation psychomotrice en psychiatrie infantile ». Cet écrit établit les fondements et les résultats de leurs travaux de recherche effectués pendant plus d'une décennie. Il constitue une charte qui définit l'organisation psychomotrice, les troubles psychomoteurs, leur classification, leur évaluation ainsi que leur traitement au travers de « leçons types ». Les syndromes psychomoteurs y sont décrits comme « ne répondant pas à une lésion en foyer donnant les syndromes neurologiques classiques. Ils sont plus ou moins automatiques, plus ou moins motivés, plus ou moins subis, plus ou moins voulus. Liés aux affects, mais attachés au soma par leur fluence à travers la voie finale commune, ils ne présentent pas pour cela uniquement des caractéristiques de dérèglement d'un système défini. Persistants ou labiles dans leur forme, mais variables dans leurs expressions, ils restent chez un même individu intimement liés aux afférences et aux situations... Les troubles psychomoteurs, dans leur ensemble, oscillent entre le neurologique et le psychiatrique, entre le vécu plus ou moins voulu et le vécu plus ou moins subi, entre la personnalité totale plus ou moins présente, et la vie plus ou moins jouée » [30].

Mais cette année-là, Julian de Ajuriaguerra quitte la France, demandé et accueilli par la Suisse pour diriger la clinique universitaire de psychiatrie du Bel-Air à Genève. Il va enseigner de nombreuses années dans cette ville qui voit éclore et se développer la pratique psychomotrice parallèlement à la France.

C'est le docteur Jean Bergès qui lui succède à Henri Rousselle.

Écoutons-le : « Julian de Ajuriaguerra, Mira Stambak et Irène Lézine travaillaient et inventaient beaucoup. Mais aucun d'entre eux ne faisait de rééducation psychomotrice. En ce qui me concerne, cela ne m'est jamais arrivé non plus. Il s'agissait plutôt de quelque chose de l'ordre d'une

compréhension à la situation. [...] En France, la psychomotricité a été théorisée par Julian de Ajuriaguerra. Ce qui ne veut pas dire qu'avant lui, il n'y avait pas de praticiens exerçant une discipline qu'on pourrait qualifier de rééducation psychomotrice. Mais la théorisation de cette discipline restait à faire. Après avoir effectué un travail considérable avec André-Thomas sur la neurologie et sur le devenir de la posture, Julian de Ajuriaguerra a pu théoriser parce qu'il était chercheur à l'Institut national d'hygiène – qui a précédé l'INSERM – dans le domaine de la psychomotricité. Il y a là une filiation compliquée : Wallon pour la posture, André-Thomas pour les rapports entre le tonus et la motricité d'un point de vue neurologique et les apraxies portées sur le geste. Le seul ayant été capable de synthétiser tout cela est Julian de Ajuriaguerra. Après avoir effectué cette synthèse, il l'a enseignée aux autres car il n'était pas du genre à garder les choses pour lui. Madame Soubiran était une amie de Julian de Ajuriaguerra, elle travaillait avec lui et a tout de suite perçu l'ampleur de sa connaissance. Alors elle s'est lancée avec lui dans cette aventure, peut-être en lui fournissant ce qu'il n'avait absolument pas, c'est-à-dire la pratique. De sorte que dès qu'il évoquait des idées ou des possibilités théoriques, elle pouvait y associer des exemples ou des contre-exemples cliniques » [31].

Publications importantes des années 1952 à 1959

En 1952, George Heuyer publie *Introduction à la psychiatrie infantile*

C'est en 1953 que paraît le premier numéro de la *Revue de neuropsychiatrie infantile et d'Hygiène mentale de l'Enfance*. Par ailleurs, Léon Michaux décrit les troubles du développement psychomoteur dans son ouvrage collectif intitulé *Psychiatrie infantile* – déjà édité en 1950 et préfacé par Georges Heuyer – tandis que le proluxe Julian de Ajuriaguerra publie avec Jorge Garcia Badaracco « Les thérapeutiques de relaxation en médecine psychosomatique » dans *La Presse médicale*. Étienne Trillat et Giselle Soubiran collaborent avec ces derniers sur le traitement de la crampe des écrivains par la relaxation et le processus de guérison à partir de l'expérience tonique [28].

En 1954, Henri Wallon signe un article intitulé « Kinesthésie et image visuelle du corps propre chez l'enfant » dans le *Bulletin de Psychologie*. Hélène de Gobineau et Roger Perron font part de leurs travaux sur l'écriture dans *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*. Jean-Paul Valabrega est l'auteur d'un livre nommé *Les théories psychosomatiques : origines psychanalytiques, importance psychologique*.

L'année suivante, Georges Amado publie *Les enfants difficiles. Observation et réadaptation* tandis que Pierre Marty et Michel Fain écrivent un article sur l'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet dans la *Revue française de psychanalyse*.

Table des matières

Sommaire.....	V
Avant-propos	VII
Chapitre 1. Les origines d'un destin (de 1916 à 1946).....	1
L'enfance.....	2
L'adolescence.....	3
La femme, l'épouse, la mère.....	3
Les études et les années d'apprentissage.....	5
Chapitre 2. Les années à Henri Rousselle (de 1947 à 1966).....	7
Une rencontre décisive	7
1948-1949 : le service de guidance infantile.....	10
1950-1959.....	16
1960-1962.....	25
1963-1966.....	29
Chapitre 3. La fondation et le développement de l'ISRP (de 1967 à 1978).....	37
1967.....	37
1968.....	39
1969.....	42
1970.....	44
1971.....	50
1972.....	52
1973.....	55
1974.....	59

1975 : une étonnante rencontre.....	63
1976.....	65
1977.....	68
1978.....	71
Chapitre 4. La création de l'OIP et les voyages (de 1979 à 1993).....	75
1979.....	75
1980.....	79
1981.....	85
1982.....	89
1983.....	92
1984.....	94
1985.....	96
1986.....	98
1987.....	102
1988.....	105
1989.....	109
1990.....	112
1991.....	115
1992.....	118
1993.....	121
Chapitre 5. Le rayonnement et l'expansion de la psychomotricité (de 1994 à 2002).....	125
1994.....	125
1995.....	129
1996.....	131
1997, entre témoignage et souvenir	134
1998.....	138
1999.....	141
2000-2002.....	143
Chapitre 6. Préparer l'avenir : la recherche en psychomotricité (de 2003 à 2014).....	149
2003-2006.....	150
2007-2008.....	155
2009-2010.....	160
2011.....	166
2012.....	170
Conclusion.....	180

Annexes.....	183
Hommages à Giselle Soubiran	183
Hommage à Giselle Soubiran.....	183
Le rôle révolutionnaire de Madame Soubiran dans la psychomotricité au Brésil.....	185
Impression à distance.....	187
Notes de référence	189
Chapitre 1 : Les origines d'un destin (de 1916 à 1946).....	189
Chapitre 2 : Les années à Henri Rousselle (de 1947 à 1966).....	189
Chapitre 3 : La fondation et le développement de l'ISRP (de 1967 à 1978).....	194
Chapitre 4 : La création de l'OIP et les voyages (de 1979 à 1993)	196
Chapitre 5 : Le rayonnement et l'expansion de la psychomotricité (de 1994 à 2002).....	200
Chapitre 6 : Préparer l'avenir : la recherche en psychomotricité (de 2003 à 2014)	202
Bibliographie de Giselle Soubiran.....	207
Bibliographie générale	221
Lexique des principales abréviations.....	249
Législation de la profession de psychomotricien en France.....	253
Remerciements	255

Cet ouvrage retrace la création de la psychomotricité en tant que discipline autonome à travers le travail de sa fondatrice, Giselle Soubiran.

Giselle Soubiran, née pendant la première guerre mondiale, a traversé tout le XX^e siècle. Formée à la psychologie et à la kinésithérapie, elle fut à l'origine, avec Julian de Ajuriaguerra, d'un nouveau métier de la santé : **la psychomotricité**, qu'elle a toujours qualifiée de « psychothérapie à médiation corporelle ».

Tout au long de sa vie, cette très grande clinicienne s'est battue pour faire reconnaître cette jeune discipline en créant elle-même une formation en psychomotricité (l'Institut supérieur de rééducation psychomotrice, ou ISRP) – qui fut reconnue par l'État quelques années après sa création – et en parcourant le monde afin de convaincre le corps médical de l'efficacité de la psychomotricité comme thérapeutique.

Désormais, l'intérêt qu'elle présente, notamment dans le traitement de ce que l'on appelle les maladies de civilisation (stress, troubles du sommeil, conduites addictives, etc.) n'est plus à prouver. Aujourd'hui, cette discipline est plus vivante que jamais : les masters dans ce domaine existent dans de très nombreux pays, et on compte actuellement plus de 20 000 praticiens diplômés dans le monde.

Françoise Giromini est psychomotricienne et cadre de santé. Formée à la Pitié-Salpêtrière, elle a complété sa formation dans différentes disciplines corporelles, artistiques, psychologique et psychanalytique et est diplômée en sciences humaines (master section philosophie). Elle a beaucoup travaillé auprès d'enfants et d'adultes et a enseigné la psychomotricité à la Pitié-Salpêtrière, à l'ISRP de Paris ainsi qu'à l'étranger. Co-auteur de nombreux ouvrages sur la psychomotricité et professeur associée à l'université Pierre et Marie Curie, elle a été la directrice de l'Institut de formation en psychomotricité à la faculté de médecine de la Pitié-Salpêtrière de 2001 à 2010.

Marie-Odile Monnier est psychomotricienne et cadre de santé. Formée à l'ISRP de Paris, elle deviendra directrice de la formation clinique de cet institut et chargée de communication au sein de l'Organisation internationale de psychomotricité et relaxation jusqu'en 2000. Collaboratrice de Giselle Soubiran de 1991 à 1996, elle l'accompagnera dans certains de ses déplacements en France et à l'étranger. Elle exerce depuis plus de vingt ans auprès d'enfants en centre médico-psycho-pédagogique.

